

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 18.50

RECEVOIR: Années: la 3e... 30 c. Récurrences: 26 c.

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, 15 fr. trois mois. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ROUBAIX, le 2 Janvier 1880 SOUSCRIPTION OUVRETE DANS LES BUREAUX DU JOURNAL DE ROUBAIX POUR LES PAUVRES DE ROUBAIX Hiver de 1879-1880

Comité: Présidents d'honneur: M. le Chanoine BERTHEUX, doyen-curé de la paroisse Saint-Martin; M. HENRY BOSSUT, président du Tribunal de Commerce.

Souscription pour les pauvres ouverte par le Journal de Roubaix. Un bureau central de distribution est ouvert rue Saint-Georges, 36.

Les personnes qui ont livré des fournitures au Comité et qui n'ont pas touché le montant de leurs factures, sont priées de les présenter au bureau de distribution rue Saint-Georges, 36, le samedi 3 et lundi 5 janvier, de dix heures à midi.

BULLETIN DU JOUR

L'année 1879, qui vient de finir, n'a point tenu les promesses solennelles et brillantes que la République a faites à la France. Elle ne lui a donné ni l'harmonie des pouvoirs politiques, ni la sécurité des intérêts, ni l'espoir d'un avenir assuré.

leur figure dans le monde, ni accompli quelques-unes au moins des belles promesses de son programme. Avec le troisième ministère qui vient d'éclorre, où allons-nous? C'est un pas de plus à gauche, et les républicains opportunistes s'en réjouissent.

Au-dessus, les centre gauches éliminés font toute espèce de réserves; ceux-là n'osent point exprimer ouvertement leur façon de penser; ils sont partagés entre le dépit d'avoir été mis dehors et l'obligation de ne pas trop le laisser voir.

Pour ces républicains sérieux, c'est-à-dire aptes à tous les bouleversements, ce sera toujours la même chose tant que la République ne sera pas sortie de l'opportuniste.

Cependant, après l'opportuniste mélangé du centre-gauche et de l'Union républicaine, voici un opportuniste un peu plus... épuré. Cette combinaison qui, en somme, n'est que du vieux remis à neuf, est-elle plus viable? En d'autres termes, trouvera-t-elle une majorité?

La mise à exécution de ces travaux a nécessité, ajoute le ministre, un effort considérable de la part de l'administration. Mais « avec le système actuel de nos lois, on ne saurait s'attendre à ce qu'un grand nombre de travaux compris dans le programme soient déjà en cours d'exécution ».

Sur les voies navigables et les ports, la progression a été moins rapide. Néanmoins on a dépensé en 1879 pour les voies navigables et les ports 64,797,860 fr., tandis qu'en 1878, on n'avait qu'à 48,757,720 fr., et en 1877 à 43,317,220 fr.

Enfin si les républicains, souverains maîtres, ont réussi à chasser de partout les conservateurs, les principes et les intérêts conservateurs, il ne nous

déplait pas de contempler, à quel degré d'eux-mêmes et à quel désaffection de leur République ils ont mené ce pays, qu'ils devaient si bien arracher au regret des prospérités passées.

Rapport sur les travaux publics

M. de Freycinet vient de faire publier au Journal officiel un rapport qu'il adressait en sa qualité de ministre des travaux publics, au président de la République, sur l'exécution du programme de travaux publics proposé par lui en janvier 1878, et voté par les Chambres en juillet 1879.

Les travaux prévus par ces trois lois, en y comprenant ceux qui résultent des lois antérieures qui restent à exécuter à la date précédente de janvier 1878, représentent un total de dépenses d'environ 5 milliards, dont 3 milliards et demi pour les chemins de fer, un milliard pour les voies navigables et 500 millions pour les ports.

La mise à exécution de ces travaux a nécessité, ajoute le ministre, un effort considérable de la part de l'administration. Mais « avec le système actuel de nos lois, on ne saurait s'attendre à ce qu'un grand nombre de travaux compris dans le programme soient déjà en cours d'exécution ».

Sur les voies navigables et les ports, la progression a été moins rapide. Néanmoins on a dépensé en 1879 pour les voies navigables et les ports 64,797,860 fr., tandis qu'en 1878, on n'avait qu'à 48,757,720 fr., et en 1877 à 43,317,220 fr.

Enfin si les républicains, souverains maîtres, ont réussi à chasser de partout les conservateurs, les principes et les intérêts conservateurs, il ne nous

Année 1879, 195,249,000 fr. En 1880, cette dépense atteindra certainement 300 millions, et en 1881, 400 millions. A partir de 1882, on peut admettre que l'exécution du programme sera dans son plein et que, pendant les années qui suivront, la dépense oscillera autour de 500 millions.

M. de Freycinet vient de faire publier au Journal officiel un rapport qu'il adressait en sa qualité de ministre des travaux publics, au président de la République, sur l'exécution du programme de travaux publics proposé par lui en janvier 1878, et voté par les Chambres en juillet 1879.

Les travaux prévus par ces trois lois, en y comprenant ceux qui résultent des lois antérieures qui restent à exécuter à la date précédente de janvier 1878, représentent un total de dépenses d'environ 5 milliards, dont 3 milliards et demi pour les chemins de fer, un milliard pour les voies navigables et 500 millions pour les ports.

La mise à exécution de ces travaux a nécessité, ajoute le ministre, un effort considérable de la part de l'administration. Mais « avec le système actuel de nos lois, on ne saurait s'attendre à ce qu'un grand nombre de travaux compris dans le programme soient déjà en cours d'exécution ».

Sur les voies navigables et les ports, la progression a été moins rapide. Néanmoins on a dépensé en 1879 pour les voies navigables et les ports 64,797,860 fr., tandis qu'en 1878, on n'avait qu'à 48,757,720 fr., et en 1877 à 43,317,220 fr.

Enfin si les républicains, souverains maîtres, ont réussi à chasser de partout les conservateurs, les principes et les intérêts conservateurs, il ne nous

des conclusions si extraordinaires, que nous croyons devoir les reproduire textuellement. « J'ai vu à Menlo-Park, dit-il, fonctionner les quatre inventions de M. Edison: le régulateur, la lampe, le compteur et le régulateur. La lumière produite coûte moins que celle du gaz, en même temps qu'elle est d'une meilleure qualité; elle est plus régulière, et elle émet si peu de chaleur, qu'elle n'offre pas le moindre danger d'incendie. J'ai vu placer avec intention plusieurs foyers de lumière parmi les matières les plus inflammables; j'ai moi-même essayé d'y allumer du papier, mais il n'a pas même été réchauffé ».

M. de Freycinet ajoute qu'il espère que « ses successeurs termineront l'œuvre qu'il avait entreprise pour son pays ».

M. de Freycinet ajoute qu'il espère que « ses successeurs termineront l'œuvre qu'il avait entreprise pour son pays ».

M. de Freycinet ajoute qu'il espère que « ses successeurs termineront l'œuvre qu'il avait entreprise pour son pays ».

M. de Freycinet ajoute qu'il espère que « ses successeurs termineront l'œuvre qu'il avait entreprise pour son pays ».

M. de Freycinet ajoute qu'il espère que « ses successeurs termineront l'œuvre qu'il avait entreprise pour son pays ».

Le globe contenant le petit fer à cheval, ne contient plus en fait d'air qu'un millionième d'atmosphère; c'est le résultat fourni par le manomètre de M. Leod; pour faire le vide on se sert de la pompe Sprengel.

M. de Freycinet ajoute qu'il espère que « ses successeurs termineront l'œuvre qu'il avait entreprise pour son pays ».

M. de Freycinet ajoute qu'il espère que « ses successeurs termineront l'œuvre qu'il avait entreprise pour son pays ».

M. de Freycinet ajoute qu'il espère que « ses successeurs termineront l'œuvre qu'il avait entreprise pour son pays ».

M. de Freycinet ajoute qu'il espère que « ses successeurs termineront l'œuvre qu'il avait entreprise pour son pays ».

M. de Freycinet ajoute qu'il espère que « ses successeurs termineront l'œuvre qu'il avait entreprise pour son pays ».

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 2 JANVIER

SANS FAMILLE

PREMIERE PARTIE

XIV

NEIGE ET LOUPS

Notre satisfaction n'était pas moins vive que la leur, mais nous la manifestâmes autrement qu'en nous roulant dans la pousière; ce qui cependant n'eut pas été mauvais pour nous sécher.

— Je me doutais bien, dit Vitalis, que dans cette jeune vente devait se trouver quelque part une cabane de bûcheron; maintenant la neige peut tomber.

— Oui, qu'elle tombe! répondis-je d'un air de défi.

Et j'allai à la porte, ou plus justement à l'ouverture de la hutte, car elle n'avait ni porte ni fenêtre, pour secouer ma veste et mon chapeau, de manière à ne pas mouiller l'intérieur de notre appartement.

Il était tout à fait simple, cet appartement, aussi bien dans sa construction que dans son mobilier qui consistait en un banc de terre et en quelques grosses pierres servant de sièges. Mais ce qui, dans les circonstances où nous nous trouvions, était encore d'un plus grand prix pour nous, c'étaient cinq ou six briques posées de champ dans un coin et formant le foyer.

Du feu! nous pouvions faire du feu!

Il est vrai qu'un foyer ne suffit pas pour faire du feu, il faut encore du bois à mettre dans le foyer.

Dans une maison comme la nôtre, le bois n'était pas difficile à trouver, il n'y avait qu'à le prendre aux murailles et au toit, c'est-à-dire à tirer des branches des fagots et des bûches, en ayant pour tout soin de prendre ces branches çà et là, de manière à ne pas compromettre la solidité de notre maison.

Cela fut vite fait, et une flamme claire ne tarda pas à briller en pétillant joyeusement au-dessus de notre tête.

Ah! le beau feu! le bon feu!

Il est vrai qu'il ne brûlait pas sans fumée, et que celle-ci, ne montant pas dans la cheminée, se répandait dans la hutte; mais que nous importait; c'était de la flamme; c'était de la chaleur que nous voulions.

Pendant que, couché sur les deux mains, je soufflais le feu, les chiens s'étaient assis autour du foyer, et gravement sur leur derrière, le cou tendu, ils présentaient leur ventre mouillé et glacé au rayonnement de la flamme.

Bientôt Joli-Cœur écarta la veste de son maître, et mettant prudemment le bout du nez dehors, il regarda où il se trouvait; rassuré par son examen, il sauta vivement à terre, et prenant la meilleure place devant le feu, il présenta à la flamme ses deux petits mains tremblotantes.

Nous étions assurés maintenant de ne pas mourir de froid, mais la question de la faim n'était pas résolue.

Il n'y avait dans cette cabane hospita-

lière ni huche à pain ni fourneau avec des casseroles chantantes.

Héureusement notre maître était un homme de précaution et d'expérience: le matin, avant que je fusse levé, il avait fait ses provisions de route: une miche de pain et un petit morceau de fromage; mais ce n'était pas le moment de se montrer exigeant ou difficile; aussi, quand nous vîmes apparaître la miche, y eut-il chez nous tous un vif mouvement de satisfaction.

Malheureusement les parts ne furent pas grosses, et pour mon compte mon espoir fut désagréablement trompé; au lieu de la miche entière, mon maître ne nous en donna que la moitié.

— Je ne connais pas la route, dit-il en répondant à l'interrogation de mon regard, et je ne sais pas si d'ici Troyes on trouvera une auberge où manger. De plus, je ne connais pas non plus cette forêt. Je sais seulement que ce pays est très-boisé, et que d'immenses forêts se joignent les unes aux autres: les forêts de Chaource, de Rumilly, d'Otthe, d'Aumont. Peut-être sommes-nous à plusieurs lieues d'une habitation? Peut-être aussi allons-nous rester bloqués longtemps dans cette cabane? Il faut garder des provisions pour notre dîner.

C'était là des raisons que je devais comprendre, mais elles ne touchèrent point les chiens qui voyant serrer la miche dans le sac, alors qu'ils avaient à peine mangé, tendirent la patte à leur maître, lui grattèrent les genoux, et se livrèrent à une pantomime expressive pour faire ouvrir le sac sur

lequel ils dardaient leurs yeux suppliants. Prières et caresses furent inutiles, le sac ne s'ouvrit point.

Cependant, si frugal qu'eût été ce léger repas, il nous avait reconfortés; nous étions à l'abri, le feu nous pénétrait d'une douce chaleur; nous pouvions attendre que la neige cessât de tomber.

Restait dans cette cabane n'avait rien de bien effrayant pour moi, d'autant mieux que je n'admettais pas que nous dussions rester bloqués longtemps dans cette cabane; la neige ne tomberait pas toujours.

Il est vrai que rien n'annonçait qu'elle dût cesser bientôt.

Par l'ouverture de notre hutte nous apercevions les flocons descendre rapides et serrés; comme il ne venait plus, ils tombaient droit, les uns par-dessus les autres, sans interruption.

On ne voyait pas le ciel, et la clarté, au lieu de descendre d'en haut, montait d'en bas, de la nappe éblouissante qui couvrait la terre.

Les chiens avaient pris leur part de cette halte forcée, et s'étaient tous les trois installés devant le feu, celui-ci couché en rond, celui-là étalé sur le flanc, Celui le nez dans les cendres, ils dormaient.

L'idée me vint de faire comme eux; je m'étais levé de bonne heure, et il serait plus agréable de voyager dans le pays des rêves, peut-être sur le Cygne, que de regarder cette neige.

Je ne sais combien je dormis de temps; quand je m'éveillai la neige avait cessé de tomber, je regardai au dehors; la couche

qui s'était entassée devant notre hutte avait considérablement augmenté; s'il fallait se remettre en route, j'en aurais plus haut que les genoux.

Quelle heure était-il?

Je ne pouvais pas le demander au maître, car en ces derniers mois les recettes médiocres n'avaient pas remplacé l'argent que la prison et ses procès lui avait coûté, si bien qu'à Dijon, pour acheter un peu de mouton et différents objets pour lui et pour moi, il avait dû vendre sa montre, la grosse montre en argent sur laquelle j'avais vu Capi dire l'heure, quand Vitalis m'avait engagé dans sa troupe.

C'était au jour de m'apprendre ce que je ne pouvais plus demander à notre bonne grosse montre.

Mais rien au dehors ne pouvait me répondre: en bas, sur le sol, une ligne blanche bloussait; au dessus et dans l'air un brouillard sombre; au ciel une leur confuse, avec çà et là des taches d'un jaune sale.

Rien de tout cela n'indiquait à quelle heure de la journée nous étions.

Les oreilles ne m'apprenaient pas plus que les yeux, car il s'était établi un silence absolu que ne venait troubler ni un cri d'oiseau, ni un coup de fouet, ni un roulement de voiture; jamais nuit n'avait été plus silencieuse que cette journée.

Avec cela régnait autour de nous une immobilité complète; la neige avait arrêté tout mouvement, tout pétrifié; de temps en temps seulement, après un petit bruit étouffé, se peina perceptible, on voyait une branche de sapin se balancer lourdement;

sous le poids qui la chargeait, elle s'était penchée vers la terre, et quand l'inclinaison avait été trop raide, la neige avait glissé jusqu'en bas; alors la branche s'était brusquement redressée, et son feuillage d'un vert noir traînait sur le linoléum blanc qui enveloppait les autres arbres depuis la cime jusqu'aux pieds, de sorte que lorsqu'on regardait de loin on croyait voir un trou sombre s'ouvrir çà et là dans ce linoléum.

Comme je restais dans l'embrasure de la porte, émerveillé devant ce spectacle, je m'entendis interpellé par mon maître.

— As-tu donc envie de te remettre en route? me dit-il.

— Je ne sais pas; je n'ai aucune envie; je ferai ce que vous voudrez que nous fassions.

— Eh bien, mon avis est de rester ici, où nous avons au moins un abri et du feu.

Je pensai que nous n'avions guère de pain, mais je gardai ma réflexion pour moi.

— Je crois que la neige va reprendre bientôt, poursuivit Vitalis, il ne faut pas nous exposer sur la route sans savoir à quelle distance nous sommes des habitations; la nuit ne serait pas douce au milieu de cette neige; mieux vaut encore la passer ici; au moins nous aurons les pieds secs.

4. suite.